



**HAL**  
open science

# Les femmes dans les antichambres du pouvoir chez Alphonse Daudet et Anthony Trollope

Gabrielle Melison-Hirchwald

► **To cite this version:**

Gabrielle Melison-Hirchwald. Les femmes dans les antichambres du pouvoir chez Alphonse Daudet et Anthony Trollope. Colloque de la SDN à Cambridge, 27-29 mars 2007, 2007, Royaume-Uni. halshs-00259080

**HAL Id: halshs-00259080**

**<https://shs.hal.science/halshs-00259080>**

Submitted on 26 Feb 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Les femmes dans les antichambres du pouvoir chez Alphonse Daudet et Anthony Trollope

Quatre femmes étaient candidates à l'élection présidentielle française en mai 2007. L'une d'elles, Ségolène Royal, présente au second tour, fut bien près d'accéder à la fonction suprême. Si nous remontons quelque cent cinquante ans en arrière, une telle situation était inimaginable. De toute façon, avant que d'être éligibles, les femmes ne possédaient même pas le droit de vote, en France comme au Royaume-Uni. Il faut rappeler les règles séculaires de transmission du pouvoir royal pour comprendre l'exclusion des femmes de la vie publique. Contrairement à la primogéniture avec préférence masculine pratiquée au Royaume-Uni, la loi salique excluant les filles du pouvoir monarchique a marqué durablement de son empreinte le visage politique de la France. Cette inégalité entre les sexes reposerait sur une infériorité de nature : la femme, plus faible physiquement et donc moralement, serait destinée à subir le pouvoir de son père puis de son époux en étant assignée à résidence dans l'espace domestique.

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, Michelet et Proudhon se font l'écho d'une telle différence d'essence entre l'homme et la femme. Dans son *Histoire de la révolution de 1848*, Marie d'Agoult rappelle son impossibilité d'agir dans la sphère publique : « Mon sexe, sous tous les régimes, m'interdisait les ambitions politiques »<sup>1</sup>. Dans le monde de la fiction, peu d'héroïnes tirent leur épingle du jeu quand il s'agit d'exercer un quelconque pouvoir en leur nom propre. Nous avons choisi d'évoquer la position particulière des personnages féminins dans quelques romans d'Alphonse Daudet afin de mesurer l'influence de leur pouvoir, fût-il occulte. Il nous a semblé naturel de prendre en compte les romans à prétexte politique comme *Le Nabab* ou *Numa Roumestan* mais aussi les récits où le pouvoir féminin s'exerce de façon plus diffuse comme dans *L'Évangéliste* ou *L'Immortel*<sup>2</sup>. Quant à Trollope, nous nous permettrons de le

---

<sup>1</sup> Charpentier, 1862, préface, p. IX, cité par Christine PLANTE, « Le récit impossible, Malvina Blanchecotte, *Tablettes d'une femme pendant la Commune* », in *Écrire la Commune. Témoignages, récits et romans (1871-1931)*, Du Lérot, 1994, p. 34

<sup>2</sup> Les principales références aux œuvres de DAUDET renvoient à la pagination de l'édition Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », texte établi, présenté et annoté par Roger RIPOLL, 3 Tomes, 1986-1994.

Tome I : *Le Petit Chose, Lettres de mon moulin, Lettres à un absent, Tartarin de Tarascon, Contes du lundi, Robert Helmont, Fromont Jeune et Risler aîné*

Tome II : *Jack, Le Nabab, Les Rois en exil*

Tome III : *Numa Roumestan, L'Évangéliste, Sapho, Tartarin sur les Alpes, L'Immortel, Port-Tarascon, La Fédor, Le Trésor d'Arlatan*

Pour les autres romans ne figurant pas dans l'édition de la Pléiade, ceux-ci sont tirés des *Œuvres Complètes Ne Varietur*, publiées en 1929-1931 par la Librairie de France.

citer à titre de comparaison en nous appuyant sur les *Palliser novels*, nommés ainsi par Michaël Sadleir en hommage à la figure centrale de la série, Plantagenêt Palliser<sup>3</sup>.

Entre un féminisme exacerbé à la Flora Tristan ou à la Joséphine Butler et un univers limité aux portes du foyer, les deux romanciers demeurent perplexes. La sphère d'influence féminine dans leurs récits est peut-être à découvrir ailleurs, dans une attitude médiane. Cette position intermédiaire place la femme au cœur de multiples réseaux de pouvoir ; le domestique s'insère dans le politique. Sans revendiquer pour elles-mêmes un destin qui leur soit propre, elles fabriquent la carrière des hommes politiques et des affairistes. Aussi la carte du Tendre se voit elle toujours associée à un parcours public. De la prise de conscience à l'action, il faudra s'interroger sur la manière dont les personnages féminins parviennent à jouer un rôle social sans en avoir la légitimité. Comment acceptent-elles le sacrifice de cette vie officielle menée par procuration ? Nous essaierons enfin de dégager l'idéologie qui soutend une telle représentation du féminin en soulignant les ambiguïtés daudétiennes et trollopiennes.

## I. LE MARIAGE COMME PREALABLE

Le mariage s'impose comme une étape obligatoire, même pour la femme éprise d'indépendance.

### 1. Le mariage comme compromis ou la nécessaire soumission de la femme

Cet intitulé mérite quelques explications liminaires. La femme ne saurait réussir seule dans les récits de Daudet et de Trollope. Se marier lui apparaît comme une nécessité pour espérer jouer un rôle actif et durable dans la société, même en sous-main. En effet, l'homme et la femme ne sont point égaux, ils ne peuvent l'être ni dans la famille, ni dans la sphère publique. La femme doit donc choisir entre deux statuts : ménagère ou courtisane.

---

<sup>3</sup> Toutes les références aux œuvres de Trollope renvoient à la pagination de l'Oxford University Press. Trollope n'avait pas eu lui-même le désir de regrouper ces récits. Michael SADLEIR dans *Trollope, A Commentary*, Londres, Constable, 1927 répertorie ces romans sous le nom de romans politiques en s'inspirant de la compilation établie par Spencer NICHOLS dans *The Significance of Anthony Trollope* en 1925. Ce dernier a également repris le classement établi par SPEARE en 1924. En outre, Dodd, Mead and Company rééditent les six romans dans de nombreuses éditions entre 1893 et 1928 en ajoutant les termes « The Parliamentary Novels » sur le dos des ouvrages. Michael SADLEIR propose le nom de *Palliser novels* en arguant que ce titre semble plus approprié que les autres. Cette formule connut un grand succès en Angleterre puisque l'Oxford University Press la reprit pour son édition « Illustrated Trollope » en 1950. Dans les années 1970 et depuis lors, ce titre-là s'est imposé.

Avant de nous occuper de la ménagère, justifions d'abord l'éviction de la courtisane de notre étude. Nous excluons ce type car cette dernière apparaît en général impuissante à fonder une relation stable et plus apte à faire sombrer les hommes faibles qu'à les promouvoir. Dans *Sapho* par exemple, Fanny Legrand détruit la vie de Jean Gaussin<sup>4</sup>.

En partie pour les mêmes raisons, nous écartons aussi le type plus spécifique de la femme anarchiste d'origine russe incarné par Sonia et Sophia Castagnozoff. En outre, si Sonia apparaît comme la seule femme manifestant des idées politiques dans *Tartarin sur les Alpes*, elle n'est pas réellement décrite en tant que membre du mouvement anarchiste ; elle sert davantage à dresser le portrait de Tartarin à travers les réactions qu'il a à son égard<sup>5</sup>. Quant à Sophia (la sage), surnommée Casta (la chaste), dans *Soutien de famille*, elle est certes l'amie des révolutionnaires russes mais c'est une femme d'action, un médecin dévoué au sort des enfants malades, non une femme qui cherche à conquérir quelque pouvoir<sup>6</sup>. Cependant, par l'affirmation de sa liberté et son esprit d'entreprise, elle constitue, à notre connaissance, le seul exemple daudétien d'une femme ayant réussi professionnellement au même titre qu'un homme.

La ménagère que nous allons maintenant évoquer renvoie nécessairement au statut de la femme mariée<sup>7</sup>. Dans la première phrase de son œuvre majeure, *Les Six Livres de la République*, Bodin définit ainsi l'État républicain : « La République est un droit gouvernement de plusieurs ménages et de ce qui leur est commun, avec puissance souveraine »<sup>8</sup>. Si l'on s'attache souvent à ne retenir que le dernier mot qui fait de Bodin le théoricien de la souveraineté, on oublie plus volontiers le terme ménage qui revêt pourtant un aspect capital. Se référer à un philosophe du XVI<sup>e</sup> siècle peut surprendre surtout quand il s'agit d'étudier le statut de la femme durant le XIX<sup>e</sup> siècle ; mais au-delà de l'anachronisme, il nous a paru que sa façon de distinguer la sphère publique de la sphère privée et de répartir

---

<sup>4</sup> Alphonse DAUDET, *Sapho*, *op. cit.*, p. 506 : « C'était Paris, le bail du ménage indéfiniment renouvelé ; mais tout le rêve de sa jeunesse à bas, et le désespoir des siens, la brouille certaine avec son père qui ne lui pardonnerait pas cet abandon, surtout lorsqu'il en saurait les causes.

Et pour qui ?... Pour une créature vieillie, fanée, qu'il n'aimait plus, il en avait eu la preuve en face de ses amants... Quel maléfice tenait donc dans cette vie à deux ? »

<sup>5</sup> Alphonse DAUDET, *Tartarin sur les Alpes*, *op. cit.*, p. 610 : « Amolli de pensées tendres, le héros admire cette jolie enfant en face de lui, songe que la gloire n'est qu'un demi-bonheur, que c'est triste de vieillir seul par trop de grandeur, comme Moïse, et que cette frileuse fleur du Nord, transplantée dans le petit jardin de Tarascon, en égayerait la monotonie, autrement bonne à voir et à respirer que l'éternel baobab, l'*arbos gigantea*, minusculement empoté. Avec ses yeux d'enfant, son large front pensif et volontaire, Sonia le regarde aussi et rêve ; mais sait-on jamais à quoi rêvent les jeunes filles ? »

<sup>6</sup> Alphonse DAUDET, *Soutien de famille*, *OCNV*, Paris, Librairie de France, 1929, Tome XVI, voir par exemple p. 274

<sup>7</sup> Nous tiendrons aussi compte des femmes mariées qui assurent la réussite de leurs amants.

<sup>8</sup> Jean BODIN, *Les Six Livres de la République*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1986, p. 27

les pouvoirs du couple continue de motiver en partie le fait que l'espace de l'épouse se trouve circonscrit au foyer.

Le ménage, souligne Bodin, est un droit gouvernement de plusieurs sujets, sous l'obéissance d'un chef, et de ce qui lui est propre. La « ménagerie » est à entendre dans le sens du mot anglais « managment », c'est-à-dire administration, gouvernement, qui repose sur le commandement de l'homme sur ceux de sa maisonnée. Le rapport qui s'établit entre la « ménagerie » et l'État ne tient pas seulement à l'origine historique de celui-ci ; il s'agit avant tout d'un lien structurel qui fonde l'existence même de l'État. Cette analyse montre clairement un lien entre l'espace domestique et l'espace public. Le Code Napoléon renforcera dans ce sens la dépendance de la femme de manière peut-être encore plus prégnante qu'au Royaume-Uni. Si cette dernière veut détenir un pouvoir réel dans la société, elle doit d'abord se marier ; ensuite elle doit admettre de travailler dans l'ombre de son époux, en feignant d'accepter son infériorité. Gardienne de la moralité publique, voilà le rôle de l'épouse : tout le XIX<sup>e</sup> siècle répétera que la femme fait les mœurs et les hommes les lois.

Cette situation est souvent mal vécue par les héroïnes trollopiennes telles Violet Effingham ou Lady Laura Standish qui s'efforcent de repousser le plus longtemps possible le moment de leur engagement, afin de se croire, pendant quelque temps encore les maîtresses de leur destin. La femme n'a apparemment qu'un rôle de spectatrice comme le rappelle paradoxalement l'un des personnages féminins les plus indépendants qui soit, Madame Goesler<sup>9</sup>. Même si Shirley Letwin a raison d'affirmer qu'elle représente le meilleur des *gentlemen* dans l'œuvre romanesque de Trollope, elle demeure attachée à sa condition inférieure de femme dans toute sa rigidité victorienne<sup>10</sup>.

## 2. Le mariage comme moyen de parvenir

Dans les milieux de la noblesse et de la bourgeoisie, le marché matrimonial coupe court à la *romantic comedy*. Le mariage est considéré comme une association et une unité productrice. L'endogamie permet de pérenniser les intérêts familiaux et financiers de manière à transmettre un patrimoine. Si l'épouse demeure dans l'ombre, elle peut pourtant influencer sur la réussite du couple et sur la carrière de son mari. Dans *Numa Roumestan*, il est bien évident

---

<sup>9</sup> En effet, Madame Goesler donne ce conseil à Phineas Finn, in *Phineas Finn*, Oxford, Oxford University Press, 1982, vol. 2, p. 161 : « A man should work, she said, and you do work. A woman can only look on, and admire and long. What is there that I can do ? I can learn to care for these Canadians, just because you care for them. If it was the beavers that you told me of, I should have to care for the beavers ». La réflexion de Madame Max montre l'ambiguïté de la position féminine.

<sup>10</sup> Shirley LETWIN, *The Gentleman in Trollope*, Cambridge, Harvard University Press, 1982, voir p. 74-81

que sans le pardon de Rosalie l'épouse trompée, le héros éponyme n'aurait jamais pu maintenir sa position dans la vie publique. Si Numa trouve le courage de se battre à la fin du roman, c'est parce que sa femme aura renoncé à tout procès contre lui<sup>11</sup>. Le pouvoir féminin ne se limite pourtant pas à ce travail d'abstention.

Dans *Le Nabab*, Hemerlingue et Jansoulet, le héros éponyme, représentent les deux versants du type levantin. Le premier a su s'adapter aux exigences du monde parisien, l'autre non. Au-delà de leurs caractères antagonistes, c'est par le choix de leurs épouses que leurs destinées vont diverger définitivement. Arriviste et intelligente, la baronne Hemerlingue a contribué à la réussite sociale de son époux tandis que Martha Jansoulet, en refusant de s'habituer à la vie parisienne, a ruiné au moins pour partie la carrière du nabab. Sur les conseils de Le Merquier, Yamina, l'ancienne esclave, devient la baronne Marie. Par contraste, Martha représente l'exemple raté de « ces Européennes transplantées qu'on appelle Levantines »<sup>12</sup>. Au cours du roman, c'est la baronne Marie qui va provoquer la chute du nabab, en séparant définitivement les deux anciens camarades grâce à d'habiles manipulations. Lorsque les deux anciens camarades scellent leurs retrouvailles au Père Lachaise après l'enterrement du duc de Mora, le baron reconnaît sans ambages l'influence primordiale de l'épouse opposée à toute réconciliation individuelle :

« Si Marie me disait en rentrant : 'Je ne veux pas que vous soyez amis...' toutes mes protestations ne m'empêcheraient pas de te flanquer par-dessus bord. Car il n'y a pas d'amitié qui tienne. Ce qui est meilleur que tout, c'est d'avoir la paix chez soi »<sup>13</sup>.

Affaires et affaires de cœur se trouvent constamment entremêlées ; la paix des ménages rejaillit sur la vie publique.

### 3. Le statut particulier de la femme seule, veuve ou divorcée

Si la célibataire est souvent réduite à l'état de vieille fille presque dénuée de sexe comme la cousine Bette par exemple, la veuve bénéficie *a contrario* d'un statut fort enviable. Par calcul, l'intrigante Lizzie Greystock a jeté son dévolu sur Sir Florian Eustace, jeune homme de vingt-

---

<sup>11</sup> Alphonse DAUDET, *Numa Roumestan*, *op. cit.*, p. 195 : Refusant d'abord de pardonner à Numa, l'épouse trompée finit par reproduire le comportement de sa mère, elle-même ayant subi « l'adultère du mari dès les premiers temps du ménage » : « Non, cent fois non, elle ne pardonnerait pas. Ah ! c'était cela le mariage. Eh bien, honte et mépris sur le mariage ! Qu'importaient la peur du scandale et les convenances du monde, puisque c'était à qui les braverait le mieux. [...] Sa mère l'avait prise, la serrait contre son cœur [...] et doucement elle la caressait, comme on berce :

'Si, tu pardonneras... Tu feras comme j'ai fait... C'est notre lot, vois-tu... ' »

<sup>12</sup> Alphonse DAUDET, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 576

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 758

huit ans, extrêmement riche, évoluant dans les meilleurs cercles de la société victorienne et surtout... mourant<sup>14</sup>. De même, Jeanne Châtelus pour devenir l'évangéliste, a épousé un homme difforme, horrible et qu'elle sait en mauvaise santé. Répugnant d'abord à épouser « un Juif, un réprouvé », elle se laisse finalement convaincre par la fortune colossale qu'elle pourrait mettre au service de ses œuvres pieuses<sup>15</sup>. L'ascension des deux femmes est fulgurante mais elle montre à quel point les personnages féminins se trouvent tributaires de la société qui leur impose le mariage pour parvenir à leurs fins.

Célibataire, Lizzie Greystock n'est rien ; issue d'une famille qui connaît un soudain revers de fortune, Jeanne Châtelus voit aussitôt ses projets de mariage avec un jeune théologien anéantis. Une fois mariées, elles acquièrent une position sociale en prenant le nom et le titre de leur époux : Lizzie devient Lady Eustace ; Jeanne profite des richesses de la maison de banque Autheman. Veuve, Lady Eustace devient l'un des partis les plus convoités du Royaume-Uni. Veuve à la fin du roman, affranchie ainsi d'un mari dont elle n'a plus besoin, Jeanne Autheman peut poursuivre à loisir ses entreprises fanatiques.

Enfin l'indépendance de Madame Goesler est à rattacher à son statut de veuve. Il s'agit d'un personnage féminin solitaire et énigmatique, rendu d'autant plus fascinant en raison du halo de mystère qui continue d'entourer ses origines<sup>16</sup>.

Par contraste, la femme séparée ou divorcée perd toute légitimité aux yeux de la société. Si Jeanne Autheman, Lady Eustace et Madame Goesler détournent dans une certaine mesure les fondements mêmes de l'institution, faisant naître autour d'elles rumeurs et soupçons, elles n'en demeurent pas moins protégées grâce à leur statut de veuve.

La femme divorcée n'a vraiment pas bonne presse. Dans *Rose et Ninette*, roman publié peu après la restauration du divorce par le député Naquet en 1884, puis dans *La Petite Paroisse*, Daudet prend position contre le divorce qu'il envisage comme une solution absurde et ridicule : « Vous figurez-vous Othello envoyant du papier timbré à Desdémone ? »<sup>17</sup> De son

---

<sup>14</sup> Anthony TROLLOPE, *The Eustace Diamonds*, Oxford, Oxford University Press, 1983, p. 5-6 : « Sir Florian was a young man about eight-and-twenty, very handsome, of immense wealth, quite unencumbered, moving in the best circles, popular, so far prudent that he never risked his fortune on the turf or in gambling-houses, with the reputation of a gallant soldier, and a most devoted lover. There were two facts concerning him which might, or might not, be taken as objections. He was vicious, and – he was dying. »

<sup>15</sup> Alphonse DAUDET, *L'Évangéliste*, *op. cit.*, p. 279

<sup>16</sup> Le duc d'Omnium est notamment séduit par le mystère qui émane d'elle. Anthony TROLLOPE, *Phineas Finn*, *op. cit.*, p. 199 (II) : « In his early youth he remembered to have seen, somewhere in Greece, such a houri as was this Madame Goesler. The houri in that case had run off with the captain of a Russian vessel engaged in the tallow trade; but not the less was there left on the Grace's mind some dreamy memory of charms which had impressed him very strongly when he was simply a young Mr. Palliser, and had had at his command not so convenient a mode of sudden abduction as the Russian captain's tallow ship. »

<sup>17</sup> Alphonse DAUDET, *Rose et Ninette*, *OCNV*, Paris, Librairie de France, 1930, Tome XIII, voir par exemple p. 79 : « Quel méli-mélo que le divorce, et les bizarres combinaisons qu'il amène !... »

côté, Trollope souligne la destinée peu enviable de la femme qui a décidé de quitter le domicile conjugal. Fuyant la tyrannie domestique de Lord Kennedy, « her lord and master », Lady Laura sait qu'à partir de ce moment, elle se trouve mise au ban de la société malgré l'existence du *Matrimonial Causes Act* de 1857 qui permet aux femmes de demander le divorce dans certains cas d'abord très limités<sup>18</sup>.

Même s'il enferme la femme dans l'espace domestique, le mariage confère à l'épouse un rôle et un cadre légitimes<sup>19</sup>. Si l'on reprend l'analyse développée par Bodin, ce dernier affirme qu'il n'y a d'État que dans la distinction du public et du privé et de leur harmonieuse articulation. L'homme est ainsi le seul à pouvoir passer de la sphère familiale à la sphère publique. En ce sens, il assure la communication entre les deux univers. Quant à l'épouse, elle est la seule condamnée à rester à demeure. Son rôle est de garantir la pérennité de cet espace privé. En effet, les autres membres du ménage quittent le foyer, qu'il s'agisse des enfants qui vont s'émanciper ou des domestiques qui vont chercher une autre place. Protectrice du foyer, la femme domine l'espace privé mais son influence en sous main dépasse ce strict espace domestique. Dans les romans de Daudet et de Trollope, trois types de lieux permettent aux personnages féminins de jouer les lobbyistes avant l'heure.

## II. LES SPHERES D'INFLUENCE DES PERSONNAGES FEMININS : A LA LISIERE DE L'INTIME, DU DOMESTIQUE ET DU FAIT PUBLIC

### 1. À la porte de la chambre ou les secrets de l'intimité conjugale

Le lieu le plus intime du domicile, la chambre, est rarement choisi comme lieu de l'action dans le roman de mœurs. Néanmoins, même si lecteur reste souvent condamné à se voir refuser l'entrée dans la sphère la plus privée du couple, la mention de cet espace est d'autant plus révélatrice. Mise en scène calculée de Lady Eustace feignant d'être malade et qui regroupe autour de son lit l'ensemble de ses prétendants<sup>20</sup>. Mise en scène du duc de Mora dans *Le Nabab* qui reçoit ses visiteurs non au ministère mais dans ses appartements privés voire dans sa chambre à coucher<sup>21</sup>.

---

Alphonse DAUDET, *La Petite Paroisse*, OCNV, op. cit., Tome XV, p. 84

<sup>18</sup> Anthony TROLLOPE, *Phineas Finn*, op. cit., p. 208

<sup>19</sup> L'apport du féminisme contemporain aura été de revendiquer avec insistance pour les femmes une place et une identité détachées de leur appartenance à un ménage ou à une famille.

<sup>20</sup> Anthony TROLLOPE, *The Eustace Diamonds*, op. cit., voir par exemple, II, p. 129

<sup>21</sup> Alphonse DAUDET, *Le Nabab*, op. cit., p. 484 : « Le duc n'avait consenti à accepter ses hautes dignités de ministre d'État, président du conseil, qu'à la condition de ne pas quitter son hôtel ; il n'allait au ministère qu'une

Sexe, pouvoir, argent et politique sont nettement imbriqués bien que le romancier de mœurs ne franchisse jamais la limite de l'intime. Ainsi, dans *L'Évangéliste*, le banquier Autheman se suicide en raison des refus répétés de son épouse Jeanne de se plier à ses désirs<sup>22</sup>. Nana, l'héroïne de Zola, a tort d'affirmer la primauté de la prostituée sur l'épouse quand elle lance à son amant le comte Muffat :

« Si vos femmes n'étaient pas des dindes, elles se donneraient la peine que nous prenons pour vous avoir »<sup>23</sup>.

En effet, consciente de son pouvoir, l'épouse se sert de la légitimité de sa position. En cas de conflit avec une femme « honnête », l'époux sait qu'il peut tout perdre du jour au lendemain, risque qu'il ne court pas auprès d'une quelconque maîtresse. Tenancière d'une maison close conjugale, l'épouse vend à son mari des biens irréels et des titres fantasmatiques. Numa Roumestan se rend compte de la valeur de Rosalie au moment où celle-ci a déjà quitté les locaux du ministère :

« Onze ans d'intimité, de confiance, de tendresse... Tout cela flambé, disparu en une minute... »<sup>24</sup>

Comparant son épouse à Alice Bachellery, sa maîtresse du moment, il réalise que préserver la paix de son ménage est indispensable à la poursuite de sa carrière politique. De son côté, Rosalie, à la demande de sa sœur Hortense mourante, finira par se réconcilier avec Numa. Néanmoins, l'expression proverbiale qui clôt le roman : « Joie de rue, douleur de maison » signale le sacrifice de la femme qui ne croit plus en son mari<sup>25</sup>.

## 2. Le salon ou les coulisses du pouvoir

Dans la configuration du domicile, le salon représente un lieu mixte à la fois privé et public<sup>26</sup>. Espace intermédiaire, il est soit destiné à un usage privé et familial, soit voué à la réception. L'utilisation qu'on en fait varie selon le moment de la journée, l'occasion qui se

---

heure ou deux par jour, le temps de donner les signatures indispensables, et tenait ses audiences dans sa chambre à coucher ».

<sup>22</sup> Alphonse DAUDET, *L'Évangéliste*, *op. cit.*, p. 391 : « Depuis quatre ans, cette porte s'est fermée sur un bonheur qu'on lui refuse obstinément. D'abord, on y a mis des formes, les prétextes, fatigues, misères de femmes, qu'elles invoquent quand elles ne veulent plus ; puis un simple refus inexplicable et le verrou tiré, solide dans ces murailles du vieux temps. [...] Il n'y a pour lui qu'une femme au monde, la sienne, et elle ne veut plus. Voilà pourquoi il s'est décidé à mourir ».

<sup>23</sup> Émile ZOLA, *Nana* in *Les Rougon-Macquart*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Tome II, 1961, p. 1275

<sup>24</sup> Alphonse DAUDET, *Numa Roumestan*, *op. cit.*, p. 191

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 214

<sup>26</sup> Philippe HAMON et Alexandrine VIBOUD, *Dictionnaire thématique du roman de mœurs, 1850-1914*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2003, p. 474

présente, le nombre de personnes invitées. Véritable sas entre l'espace public et l'espace privé, il permet à la femme une mobilisation non institutionnelle tendant à résoudre une ou plusieurs formes de l'action. Dans ce lieu fermé, se préparent les futures séances parlementaires, les diverses tractations de nature économique ou les manœuvres pour faire endosser à son candidat de mari l'habit vert de l'académicien. D'ailleurs, le salon a souvent partie liée avec le monde des affairistes. Ainsi, le salon de la baronne Hemerlingue se situe juste au-dessus de la banque Hemerlingue et fils :

« Pendant la belle saison, lorsque tout reste ouvert, le tintement des pièces d'or, le fracas des piles d'écus écroulés sur les comptoirs, un peu adouci par les hautes et moelleuses tentures des fenêtres, faisait un accompagnement mercantile aux conversations susurrées par le catholicisme mondain »<sup>27</sup>.

Proximité parfois embarrassante et contradictoire. La femme tisse le réseau relationnel nécessaire pour affirmer et affermir un statut social, asseoir une réputation, construire une carrière. Par l'entregent qu'elle déploie, elle intervient de façon biaisée dans la compétition sociale. Par leurs caractères opposés, Rosalie « la Parisienne vibrante » et Numa Roumestan « le Méridional refroidi » s'accordent à ravir du moins au regard de la société qu'ils accueillent au ministère<sup>28</sup>.

Cependant, il est bien difficile de mesurer le rôle exact de la femme. L'influence suppose un mouvement qui va de l'espace privé à l'espace public tout en restant privé. Dans le même roman, le vieux Béchut, professeur au Collège de France et Monsieur de Boë, conseiller référendaire à la Cour des Comptes, admirent la force de tempérament du nouveau ministre de l'Instruction Publique qui « a su échapper à l'influence féminine »<sup>29</sup>. Le lecteur devine aisément que, derrière ces critiques à l'égard d'une soi-disant faiblesse de la femme, se cachent des épouses intelligentes qui ont contribué à la réussite de leurs médiocres époux. Au-delà des rapports conjugaux, dans *L'Immortel*, Védrine décrit parfaitement le mécanisme de ce rôle souterrain joué par la femme pour parvenir à ses fins. Évoquant l'entrée à l'Académie du « vieux singe de Laniboire », il souligne l'influence de la duchesse Padovani afin de le « nommer pour s'en débarrasser » alors que maintenant, elle lui voue un culte sans réserve : « remplaçant son mépris de jadis par la plus plate admiration ; ainsi le sauvage s'agenouille et tremble devant l'idole qu'il s'est taillée lui-même »<sup>30</sup>.

---

<sup>27</sup> Alphonse DAUDET, *Le Nabab*, op. cit., p. 762

<sup>28</sup> Alphonse DAUDET, *Numa Roumestan*, op. cit., p. 59

<sup>29</sup> Alphonse DAUDET, *Ibid.*, p. 60

<sup>30</sup> Alphonse DAUDET, *L'Immortel*, op. cit., p. 721-722

### 3. Les lieux mixtes et publics destinés à montrer la réussite du couple

À l'extérieur du domicile, par un processus de nidification, la bonne société découpe dans l'espace urbain des lieux qui lui sont réservés. Dans ces espaces soi-disant accessibles à tous mais à usage en réalité privé, les femmes ont peu de place. En effet, la sociabilité masculine s'exerce davantage à l'extérieur, le domaine de la maison étant dévolu à l'épouse. Bien que la femme soit considérée comme le pavillon de la maison, elle peut être amenée à assumer des fonctions de représentation mais dans des conditions de dépendance délimitées. La femme est donc un être relatif, et sa dépendance en est la conséquence ; il faut donc la médiation de l'homme pour qu'elle puisse entrer en relation avec la société publique.

N'étant pas destinée à jouer un rôle dans la société, la femme reste en général en retrait quand elle sort aux côtés de son mari. Dans les cérémonies officielles, elle se doit d'être présente pour montrer à tous l'image du bonheur conjugal. D'emblée, dans *Numa Roumestan*, Rosalie se situe en arrière plan lors de la première scène du roman se déroulant aux arènes d'Als, en parisienne ennuyée d'avoir à supporter la faconde méridionale de Numa<sup>31</sup>. Dans les récits de Daudet, il n'est pas de Clorinde Balbi qui surgisse ainsi en pleine séance plénière du Corps Législatif. Prête à tout pour séduire Rougon, elle n'hésite pas à transgresser les frontières de l'espace public que l'appartenance à son sexe lui interdit communément<sup>32</sup>. Chez Daudet, l'épouse, une fois son travail d'influence accompli, peut se permettre de jouer les spectatrices. Dans la séance parlementaire qui invalide l'élection du Nabab, noyée dans le public, la baronne Hemerlingue savoure sa victoire en témoin muet<sup>33</sup>. Madame Béchut et Madame de Boë, de qui leurs maris devraient être bien redevables, se contentent d'échanger un signe d'intelligence en entendant les inepties de leurs époux au sujet de la mauvaise influence des femmes<sup>34</sup>. En public, seul leur sourire de connivence permet d'entrevoir la vérité cruelle de leur ascension sociale.

La femme doit limiter son rôle aux coulisses afin de laisser les apparences inchangées. Si elle triomphe dans l'arène publique, c'est par personne interposée. C'est même au prix d'un

---

<sup>31</sup> Alphonse DAUDET, *Numa Roumestan*, *op. cit.*, p. 10

<sup>32</sup> Émile ZOLA, *Son Excellence Eugène Rougon*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1961, Tome II, p. 18 et s.

<sup>33</sup> Alphonse DAUDET, *Le Nabab*, *op. cit.*, p. 791

<sup>34</sup> Alphonse DAUDET, *Numa Roumestan*, *op. cit.*, p. 60-61

effacement total de sa personnalité puisqu'il lui faut cacher ses capacités et sa supériorité. Elle peut tout au plus détenir un pouvoir occulte sur son mari, pouvoir qui ne peut se perpétuer qu'en déguisant sa faiblesse. Les hommes médiocres de *L'Immortel* ou de *Numa Roumestan* ayant acquis leur position grâce à leurs femmes, sauvent leur amour-propre en soulignant la faiblesse physique et donc morale du beau sexe. Finalement, le pouvoir de l'épouse apparaît nécessairement usurpé, si bien qu'elle ne l'assume que par une perpétuelle tromperie qui doit sauver les apparences.

### III. AMBIGUÏTES DAUDETIENNES ET TROLLOPIENNES AUTOUR DU ROLE FEMININ

Sans être misogynes, Trollope et Daudet, en hommes du XIX<sup>e</sup> siècle, ne semblent pas favorables à une complète émancipation féminine.

#### 1. Les vertus du foyer

Dans *Can You Forgive Her ?*, Alice Vavasor s'interroge sur la destinée féminine et les conséquences du mariage :

« What should a woman do with her life? There had arisen round her a flock of learned ladies asking that question, to whom it seems that the proper answer has never yet occurred. Fall in love, marry the man, have two children, and live happy ever afterwards »<sup>35</sup>.

Trollope, peu partisan du mouvement féministe victorien qui se développe depuis le début des années 1850, nous fournit une réponse prudente de (d'anglo) normand :

« I maintain that answer has as much wisdom in it as any other that can be given -- or perhaps more. The advice contained in it cannot, perhaps, always be followed to the letter; but neither can the advice of the other kind, which is given by the flock of learned ladies who ask the question »<sup>36</sup>.

Durant le XIX<sup>e</sup> siècle, les vertus du foyer sont valorisées dans tous les milieux sociaux. Dans le discours des ouvriers français, la ménagère se trouve constamment louée<sup>37</sup>. La femme qui travaille à l'extérieur du foyer est mal vue, assimilée par un effet de glissement à la fille publique. Plus que jamais, la femme incarne la protection des mœurs. Mais les personnages

---

<sup>35</sup> Anthony TROLLOPE, *Can You Forgive Her ?*, Oxford, Oxford University Press, 1982, p. 95

<sup>36</sup> *Idem*

<sup>37</sup> Cf. Michelle PERROT, « L'éloge de la ménagère dans les discours des ouvriers français au XIX<sup>e</sup> siècle », *Romantisme*, novembre-décembre 1976

féminins tels Madame Max Goesler, Lady Laura Standish ou Violet Effingham peinent à suivre ce chemin tout tracé. Dans *Phineas Finn*, cette dernière s'en plaint au héros éponyme :

« ‘ I wish I could be something, if it were only a stick in waiting, or a door-keeper. It is so good to be something. [...] »

‘A man should try to be something’, said Phineas.

‘And a woman must be content to be nothing, - unless Mr Mill can pull us through !’ »<sup>38</sup>.

Ainsi, toutes les héroïnes trollopiennes ne sont pas des Lucy Morris, symbole de l'ange de la maison.

Chez Daudet, il est évident que la survalorisation de la vie privée le conduise à privilégier le bonheur familial. Sous le Second Empire et la Troisième République, l'exclusion des femmes de la vie publique s'accroît. Le féminisme très actif lors de la Révolution de 1848 a laissé place à un fossé politique entre les deux sexes. D'aucuns n'hésiteront pas d'ailleurs à attribuer l'échec de la République à la présence des femmes. L'Église accentue son emprise sur les femmes comme en témoigne *L'Évangéliste*. La ménagère devient la seule identité possible de la femme. Épouse et mère, elle assure la garantie de la tranquillité familiale. La pratique de ces vertus domestiques fait de la famille un refuge, le lieu de l'intimité heureuse comme le manifeste la peinture des Joyeuse dans *Le Nabab*<sup>39</sup>. Cependant, à côté d'un Alphonse Daudet embourgeoisé, se cache toujours le jeune homme fasciné par la vie de bohème. Dans le même roman, Aline Joyeuse surnommée Bonne-Maman, et Félicia Ruys, la jeune artiste maîtresse du duc de Mora, représentent les deux pôles féminins entre lesquels il continue d'osciller.

## **2. L'inversion des rôles : personnages féminins virilisés et personnages masculins efféminés**

Comme nous l'avons vu, la femme accède à l'espace public sans y entrer directement, par le mécanisme de l'influence qu'elle exerce sur l'homme. Si elle en vient à diffuser sa réflexion dans la sphère publique, à la place de l'homme, elle outrepassé les limites assignées à son sexe, qu'elle perd de ce fait. Balzac le soulignait déjà dans *La Femme de trente ans* :

« Une jeune épouse, obligée de penser et d'agir en homme, n'est ni femme, ni homme, abdique toutes les grâces de son sexe en en perdant les malheurs, et n'obtient aucun des privilèges que nos lois ont remis aux plus forts »<sup>40</sup>.

---

<sup>38</sup> Anthony TROLLOPE, *Phineas Finn*, op. cit., p. 506

<sup>39</sup> Alphonse DAUDET, *Le Nabab*, op. cit., voir chap. V

<sup>40</sup> Honoré de BALZAC, *La Femme de trente ans*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, Tome II, p. 1073

Penser et agir en relation avec la sphère publique « déféminise » c'est-à-dire ôte au sexe dit faible le charme de sa vulnérabilité sans lui procurer les avantages de la force réservée à l'homme. En effet, obligées de suppléer à la défaillance du *paterfamilias*, les femmes jouent un rôle contre-nature qui menace leur identité sexuelle. La reine Frédérique des *Rois en exil* ne vit que pour la Couronne. Dès le premier chapitre, elle nous est présentée comme « le vrai mâle des deux » tandis que le roi Christian apparaît en retrait, dans « l'attitude contrainte, un peu gênée, d'un mari qui a accepté trop de dévouements, de sacrifices »<sup>41</sup>. Dans *Phineas Finn*, c'est d'abord Lady Laura qui sert de Mentor au jeune héros éponyme<sup>42</sup>. Juliet MacMaster a souligné cette inversion des rôles<sup>43</sup>. Avec Lord Kennedy, l'idéal d'un Mentor mâle n'est pas inversé mais de façon grotesque subverti<sup>44</sup>. Plus tard, Madame Max Goesler jouera le même rôle auprès de Phineas dans *Phineas Finn* puis surtout lors du retour de Phineas à Londres.

Chez Daudet, dans le domaine religieux et non du politique, Jeanne Autheman n'a dans sa manière de se vêtir et dans sa dureté même aucune des attributs traditionnellement féminins. Asexuée, elle vit comme si elle n'était pas mariée, se refuse à son mari tout en profitant de sa fortune<sup>45</sup>. Enfin, les femmes font la carrière de leurs époux et amants mais demeurent dans le rôle de la femme apparemment soumise. Dans *L'Immortel*, par son mariage avec Adélaïde Réhu, Astier entre à l'Académie<sup>46</sup> ; dans *Numa Roumestan*, Madame Béchut a poussé « aux premières places la médiocrité banale de son savant » et « forcé pour lui les portes de l'Institut, du Collège de France »<sup>47</sup>. Quant à Madame de Boë, elle a fait de son époux, « noble

---

<sup>41</sup> Alphonse DAUDET, *Les Rois en exil*, *op. cit.*, p. 867

<sup>42</sup> Anthony TROLLOPE, *Phinéas Finn*, *op. cit.*, p. 125 : « She had first called herself his Mentor; but he had accepted the name and had addressed her as her Telemachus. And yet he believed himself to be older than she, – if, indeed, there was any difference in their ages. And was it possible that a female Mentor should love her Telemachus, – should love him as Phineas desired to be loved by Lady Laura? »

<sup>43</sup> Juliet MACMASTER, *Trollope's Palliser Novels, Theme and Pattern*, Londres, Macmillan, 1978, p. 55

<sup>44</sup> Deborah Denenholz MORSE, *Women in Trollope's Palliser Novels*, Ann Arbor, Research Press, 1987, p. 41

<sup>45</sup> Alphonse DAUDET, *L'Évangéliste*, *op. cit.*, p. 270 : « Sa voix avait la froideur de son teint, de sa jeunesse finissante, de ses trente-cinq ans, serrés non sans une certaine coquetterie de jolie femme dans la robe unie, le camail religieux d'Anne de Beuil, en drap plus riche, mais de même couleur sombre. Droite comme un clergyman, elle écrivait lentement, régulièrement, et la lettre finie, cachetait, sonnait, remettait un paquet de missives au domestique, désignant chacune d'une brève indication autoritaire : 'Pour Londres... Genève... Zurich... Port-Sauveur...' »

<sup>46</sup> Alphonse DAUDET, *L'Immortel*, *op. cit.*, p. 694-695 : « Lorsque vers 1850 le professeur Astier, lauréat de l'Institut, demanda la main de Mlle Adélaïde Réhu, domiciliée alors au palais Mazarin, chez son grand-père, la beauté fine et longue de la fiancée, son teint d'aurore, n'étaient pas pour lui le véritable attrait ; la fortune non plus, car les parents de Mlle Adélaïde, morts subitement du choléra, n'avaient laissé que peu de chose, et le grand-père, créole de la Martinique, un ancien beau du Directoire, joueur, viveur, mystificateur et duelliste, répétait bien haut qu'il n'ajouterait pas un sou à la maigre dot. Non, ce qui séduisit l'enfant de Sauvagnat, bien plus ambitieux que cupide, ce fut l'Académie. Les deux grandes cours à traverser pour apporter le bouquet journalier, ces longs corridors solennels, coupés de bouts d'escaliers poussiéreux, c'était pour lui le chemin de la gloire bien plus que celui de l'amour. Le Paulin Réhu des Inscriptions et Belles-Lettres, le Jean Réhu des *Lettres à Uranie*, l'Institut tout entier, ses lions, sa coupole, ce dôme attirant comme une Mecque, c'est avec tout cela qu'il avait couché, sa première nuit de noces ».

<sup>47</sup> Alphonse DAUDET, *Numa Roumestan*, *op. cit.*, p. 61

décavé, perdu de dettes, un magistrat à la Cour des Comptes »<sup>48</sup>. C'est pourquoi, dans ces cas, on peut plutôt parler d'hommes faibles voire nuls que d'une inversion des rôles.

### 3. Entre compromis optimiste et pessimisme résigné

La famille constitue un élément capital pour la stabilité sociale. Trollope et Daudet partagent ce point de vue mais sont conscients aussi de la grave crise qui touche la cellule familiale dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Aussi, quand la femme agit en sous-main, c'est souvent par intérêt personnel, par orgueil ou par jalousie plutôt que par altruisme. Sidonie Chèbe en est le triste exemple<sup>49</sup>. La plupart du temps, la femme apporte son soutien à un époux médiocre. Dans une certaine mesure, Claire Fromont et Rosalie Roumestan, après avoir aimé leur époux, se trouvent désillusionnées<sup>50</sup>.

À partir de *L'Immortel*, Daudet stigmatise les couples bourgeois qui ne sont unis que par des valeurs perverses et qui évoluent dans un univers de faux-semblants. De son côté, Trollope met en avant les aptitudes prétendument féminines. L'une des principales qualités de la femme trollopienne est à coup sûr la patience. Il faut y voir la récompense d'un sens moral. Paradoxalement, la seule relation amoureuse conforme à un schéma traditionnel dans *The Eustace Diamonds*, celle de Frank Greystock et de Lucy Morris, est loin d'être satisfaisante. Bien que Lucy soit finalement récompensée – elle épousera Frank – elle paie lourdement le prix de son attente<sup>51</sup>. Par la suite, la position de Trollope vis-à-vis de la condition féminine évoluera dans le sens d'une plus grande liberté laissée aux femmes. Dans *Phineas Redux*, la

---

<sup>48</sup> Alphonse DAUDET, *Numa Roumestan*, *op. cit.*, p. 60

<sup>49</sup> Alphonse DAUDET, *Fromont jeune et Risler aîné*, *op. cit.*, p. 987 : « Et voilà comme il se fait que le soir de son mariage, la jeune Mme Risler, toute blanche dans sa toilette de noce, regardait avec un sourire de triomphe la fenêtre du palier où dix ans de sa vie tenaient étroitement encadrés. Ce sourire orgueilleux, où se peignait aussi une pitié profonde et un peu de mépris comme une nouvelle enrichie peut en avoir pour la médiocrité de ses débuts, s'adressait évidemment à l'enfant pauvre et malingre qu'elle croyait voir là-haut, en face d'elle, dans la profondeur du passé et de la nuit, et semblait lui dire en montrant la fabrique :

'Qu'est-ce que tu dis de ça, petite Chèbe ?... Tu vois, j'y suis maintenant...' »

<sup>50</sup> Alphonse DAUDET, *Numa Roumestan*, *op. cit.*, p. 10 : « Si Mme Roumestan avait partagé jadis les illusions du faubourg [Saint-Germain], c'était bien fini maintenant, à en juger par le désenchantement de son regard, le petit sourire qui retroussait sa lèvre à mesure que le leader parlait, sourire plus pâle encore de mélancolie que de dédain ».

Alphonse DAUDET, *Fromont jeune et Risler aîné*, *op. cit.*, p. 1166 : « La pauvre Claire en savait quelque chose, elle aussi ; car elle n'avait rien oublié, malgré son grand courage et l'idée qu'elle se faisait de son devoir. Pour elle comme pour Risler, le milieu où elle vivait était un rappel constant de ses souffrances. Sans pitié, les objets qui l'entouraient rouvraient sa blessure prête à se fermer. L'escalier, le jardin, la cour, tous ces témoins, ces complices muets de l'adultère, avaient à certains jours une physionomie implacable. [...] La foi était brisée en elle, et l'horrible souffrance du prêtre qui doute et veut pourtant rester fidèle à ses vœux, se trahissait dans son sourire amer, sa douceur froide et sans plaintes ».

<sup>51</sup> Jane NARDIN, *He Knew She Was Right : The Independent Woman in the Novels of Anthony Trollope*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1989, p. 183-184

réussite de Madame Max Goesler tranche avec ses velléités d'indépendance décrites dans *Phineas Finn*. Ainsi, son mariage avec le héros éponyme à la fin du roman peut se lire aussi comme un retour à la norme et comme un renoncement à sa propre liberté.

Pris entre le stéréotypage et la figuration symbolique, insérés dans un réseau de relations prégnantes, la représentation des personnages féminins daudétiens et trollopiens dévoile l'ambivalence des deux romanciers masculins. Ils manifestent à la fois leur attachement aux modèles de l'époque et leur capacité à les problématiser. Leurs récits restent en effet écartelés entre une mise en fiction de la femme comme éternel féminin – la ménagère – et une dénonciation de son aliénation historique. Tous deux demeurent dans les limites de possibilités offertes par l'idéologie en vigueur. Cette tension est porteuse d'ambivalence car elle rend les personnages féminins à la fois victimes et coupables. Ainsi, Daudet et Trollope critiquent la condition féminine de leur temps, sans pour autant échapper aux conceptions dont ils révèlent les failles. Le romancier de mœurs n'entreprend pas de donner des solutions et de se muer en guide ; il ne plaide, ni ne milite. Il lui est cependant donné de mettre à plat les tensions et les contradictions dans lesquelles il continue d'œuvrer.